

Variations sur le thème d'être mangé

Andrée Bauduin

DANS **REVUE FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE** 2001/5 Vol. 65 , PAGES 1521 À 1536
ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

ISSN 0035-2942

ISBN 2130519067

DOI 10.3917/rfp.655.1521

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2001-5-page-1521?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Variations sur le thème d'être mangé

Andrée BAUDUIN

Qu'il existe des affinités entre oralité et génitalité est une telle évidence qu'on éprouve quelque gêne à s'y attarder. En dehors du fait que l'érotisme de la bouche est profondément engagé dans la sexualité de l'adulte, le langage de l'oralité sert à exprimer l'acte sexuel, l'amour comme la tendresse. Les fantasmes oraux s'y déploient tant dans leur dimension de dégustation douce que dans celle de la dévoration fougueuse et brutale, à cru, et dans l'évocation des préparations culinaires (passer à la casserole, mettre un bébé au four) dont sont l'objet ceux qui sont aimés et désirés.

Pourtant, les contenus oraux de certains rêves dont l'analyse révèle le sens sexuel suscitent chez le patient, quand ils se rattachent à la dévoration ou à la mise au four ou à la casserole, une horreur et une angoisse qu'il arrive encore que l'analyste partage.

L'utilisation d'un contenu manifeste effrayant pour déguiser le désir sexuel tout en exprimant l'angoisse qui lui est liée n'est-elle pas le paradigme du travail du rêve ? Songeons à l'analyse que fit Freud du rêve cauchemar de l'homme aux loups.

Ce sont les pulsions à but passif (être pénétré, subir le coït du père), celles qui renvoient pour Freud à l'angoisse de castration, qui trouvent leur déguisement le plus adéquat dans la fantasmagorie de l'oralité : être dévoré, mordu permet d'écarter de la conscience l'idée du sexe, tout en conservant l'angoisse qui se trouve ainsi justifiée, ramenée au danger bien compréhensible d'être dévoré.

Ainsi, le déguisement par l'oralité, plus fréquent chez les femmes, réalise un maximum d'aveuglement qui contraste avec la facilité avec laquelle le commun des mortels admet que les métaphores orales expriment l'amour et le désir les plus vifs.

Les fantasmes oraux se présentent comme une réserve inépuisable de contenus manifestes, les mots de l'oralité envahissent le préconscient ; la confusion entre le sein nourricier et le sein érotique sert le refoulement.

À l'opposé, la clinique nous met en présence de structures où manque cette réserve de déguisements, en l'absence d'un préconscient suffisamment « nourri ».

Si on se tourne du côté de ce qui a été appelé l'espace transitionnel de l'humanité, les contes et les mythes, l'équivalence entre l'acte sexuel et l'acte de manger est généralement attestée, tout comme l'interdit du cannibalisme est assimilé à celui de l'inceste (cf. le fameux inceste alimentaire de Lévi-Strauss). Ce qui retiendra mon attention dans ce domaine c'est le fait que mythologues et anthropologues ont reconnu derrière les récits cannibaliques des contes ou des mythologies des contenus sexuels, qu'ils ont proposé l'idée que les thèmes anthropophagiques pouvaient remplacer dans la légende des histoires d'inceste et de pédophilie. Ceci ne préjuge en rien évidemment de ce qu'il faut penser et comprendre de l'anthropophagie elle-même. N. et G. Nicolaidis dans leur contribution au volume de la *Revue française de psychanalyse* sur le thème de « Laïos pédophile », nous disent au contraire que selon certaines sources, c'est la pédophilie qui se présente comme une défense contre le désir de l'anthropophagie, que la pédophilie remplace le désir anthropophagique que les Grecs avaient en horreur.

Quoi qu'il en soit, ce qui nous intéresse ici c'est la révélation de l'équivalence profonde qui existe entre être mangé et être l'objet d'un désir sexuel.

Le cannibalisme dans certains contes et certaines mythologies peut servir à représenter les relations entre tous les membres d'une même famille, parents et enfants adultes pouvant devenir tour à tour le cannibale, ou avec les étrangers. L'acte cannibalique s'offre à résoudre n'importe quelle affaire de famille, parfois selon les lignes de force d'un drame bourgeois : par exemple, l'ogre mangera sa belle-mère. Mais le plus souvent, il s'exécute entre parents et enfants et même de façon privilégiée entre père et fils, nous y reviendrons.

DE L'OBJET PARTIEL À L'OBJET TOTAL

L'équation symbolique : fèces-pénis-enfant bâtie en fonction d'une logique phallique ne comportait pas le sein au départ. Celui-ci y a été ajouté à un moment qu'il m'est impossible de dater sous l'influence des auteurs kleinien.

Les objets partiels – qui ne sont pas nommés comme tels dans l'œuvre de Freud mais dont l'idée y est déjà présente – sont ce par quoi les pulsions partielles atteignent leur but qui est l'obtention d'un plaisir d'organe.

Ils sont du registre de l'avoir, s'ils peuvent entrer dans une équation symbolique c'est-à-dire se symboliser mutuellement, ils ne se confondent pas et ne se transforment pas les uns dans les autres selon une maturation génétique. L'adjonction des pulsions partielles les unes aux autres se fait selon le modèle des coulées de lave (Freud).

Il faut remarquer que dans cette série se trouve un objet, l'enfant, qui aura pour vocation de devenir un objet total. C'est pour la mère que l'enfant est un objet partiel dans une figuration qui va venir doubler celle de l'enfant total et réel.

D. Braunschweig et M. Fain nous ont amplement montré comment l'enfant est progressivement « mis au jour » dans une oscillation constante entre ce qu'il est dans le rêve de la mère : corps-enfant-pénis de son propre père menacé d'engloutissement dans le sommeil profond, inceste de la mère avec sa propre mère et ce qu'il est dans la réalité, corps entier fruit d'une union avec le père réel.

Dans une optique assez proche, j'insisterai aussi sur l'oscillation dans l'investissement maternel entre l'enfant objet de ses pulsions partielles et l'enfant objet total. Oscillation nécessaire à l'organisation de l'inconscient et plus tard du préconscient de l'enfant ; si elle fait défaut soit l'enfant, objet partiel, restera perdu dans « la psychose » de la mère, soit à l'autre extrême, il sera comme coupé de son inconscient, emprisonné dans un faux self, un simulacre d'adulte raisonnable. Nous y reviendrons plus loin pour souligner le rôle particulier de l'oralité dans ces problématiques.

L'enfant garde des traces de tous les investissements de lui-même par sa mère et ceci sous forme d'identifications à ces objets partiels, identifications oscillantes et mobiles.

Parmi ces identifications, celle qui fait du corps entier de l'enfant un pénis (ou un phallus) est la plus classique, la mieux connue, et la plus fréquente. On la retrouve normalement dans la cure des femmes enceintes ou mères de petits enfants où elle peut faire l'objet d'une prise de conscience. On la retrouve aussi dans la cure des adultes homme ou femme et son interprétation est souvent très féconde.

Dans la littérature psychanalytique, les épigones de Freud ont accordé un grand intérêt à cette identification du corps *in toto* au pénis. Nous citerons Ferenczi dans sa description des fantasmes gullivériens, B. Lewin dans son article « The body as phallus » et Fenichel qui a établi cette équation clinique-

ment précieuse : *girl* = phallus¹. Pour ces auteurs, c'est au pénis paternel que se fait cette identification qui entretient les rapports les plus étroits avec l'oralité : l'enfant est devenu le pénis en se l'incorporant après l'avoir mordu ou mangé.

Le personnage d'Alice et ses aventures illustrent assez bien les thèmes que je viens d'évoquer. Alice est une petite fille typiquement en latence, attachée à l'école, à ses « copines » et à son chat et qui se trouve précipitée dans le monde fou du rêve. Dans « Au-delà du miroir », il lui sera proposé qu'elle n'existe que dans le rêve du Roi rouge et qu'elle risque donc de disparaître quand il s'éveille et j'ajouterai si le rêve de ce roi disparaît dans le sommeil profond.

De la même façon, il faut considérer Alice comme une créature du rêve de Lewis Carroll ; ses métamorphoses suggèrent fortement les variations de taille du pénis, elle se comparera d'ailleurs à un télescope en train de rentrer en lui-même ! Ainsi peut-on retrouver ici l'équation *girl* = phallus de Fenichel et même se demander si la force de cette équation n'a pas alimenté un courant de la vie sexuelle de cet homme entouré de tant de sœurs et à la recherche de tant de filles dont le corps encore lisse et non pubère suscitait l'attrait sexuel par l'investissement phallique qui le recouvrait. Beaucoup de fantasmes pédophiliques me semblent relever de cette identification du corps de l'enfant *in toto* au pénis. Mais la perversion pédophilique de Lewis Carroll ne peut s'expliquer seulement par cette hypothèse sommaire, il faudrait tenir compte ici de bien d'autres facteurs, ce qui nous écarterait de notre sujet alors que le contenu des aventures d'Alice nous y ramène directement puisque ses métamorphoses sont toujours provoquées par l'absorption de nourriture. Lors de sa chute lente dans le terrier du lapin, chute plutôt agréable qui n'est pas sans évoquer le tomber endormi (*falling asleep*) cher à B. Lewin², Alice est mise en présence d'un petit flacon et d'une petite boîte sur lesquels il est écrit : « Bois moi – mange moi. » Par l'intermédiaire d'Alice et de ces nourritures au goût délectable (un goût de tarte aux cerises mêlé à des saveurs de crème à la vanille, d'ananas, de dinde braisée, de caramel et de rôties au beurre) qui s'offrent voluptueusement à la consommation comme si elles étaient vivantes, j'en arrive à ce qui sera central dans mon propos : le fantasme qui s'exprime comme le désir d'être mangé.

Peu d'allusions y sont faites à ma connaissance, il y a celle de Freud dans *Inhibition, symptôme et angoisse* assez proche dans son contenu des nourritures d'Alice puisqu'il s'agit d'un *gingerbread man*, un homme qui a construit son fantasme masturbatoire sur l'imagination qu'il est comestible, poursuivi par un chef arabe qui veut le manger. La motion sexuelle est ici à peine déguisée.

1. Ceci rejoint d'ailleurs les propos de J. et M. Cournut lorsqu'ils évoquent l'investissement phallique de la fille tout entière.

2. Quand on sait que Lewis Carroll se faisait livrer par des proxénètes des fillettes préalablement droguées, la chute lente dans le terrier du lapin pourrait prendre un autre sens (communication de Paul Denis).

Tout autre se présente le désir d'être mangé que B. Lewin introduit dans sa célèbre triade : manger, être mangé, dormir qu'il rattache à la situation de l'enfant au sein. Ainsi conçu, ce désir, renversement de la pulsion orale active, participe de la confusion sujet objet qui règne en ce temps-là et tend à la satisfaction narcissique du sommeil. Il faut noter que Lewin dégage l'idée d'un désir oral passif à une époque où le fantasme d'être mangé est systématiquement associé à une angoisse en retaliation des pulsions sadiques orales et ceci surtout sous l'influence de Melanie Klein.

La question se pose donc de l'existence et de la place dans l'élaboration de la psyché d'un désir oral érotique passif qui soit conçu comme primitif.

Au cours de ces dernières années, de multiples travaux ont été consacrés à la passivité¹, à son rôle dans le traitement de l'excitation ainsi que dans le processus qui aboutit à la subjectivation. De son côté, Jacques André (1995) se livrant à une analyse serrée des contradictions et de certaines impasses présentes dans l'œuvre de Freud concernant la féminité, aboutit à l'idée d'un refoulement par la théorie, d'une féminité – passivité première présente dans les deux sexes.

Le désir d'être mangé par la mère, représentation extrême de la passivité (sauf à y mettre la mort) s'inscrit dans le désir et l'illusion qui animent l'enfant d'être pour elle non seulement un objet de jouissance mais la source même de sa jouissance, source d'abord confondue avec celle de sa jouissance propre. L'enfant veut être le sein. Ce que j'ai ici en vue, n'est pas le sein nourricier ni le sein représentant le tout de la mère, mais le sein du plaisir, celui qui satisfait la pulsion érotique orale. Il s'agit d'être ce qui lui donne du plaisir à elle, dans une conception qui veut que sa pulsion à elle soit identique à la sienne.

Cette identification n'est pas ou pas seulement une réponse en miroir à ce qui est supposé être l'objet du vœu maternel isomorphe du sien ; si cela était le cas on serait dans les registres de la soumission aliénante et ce qui en est proche dans celui de la retaliation dont on connaît la place dans l'œuvre de Melanie Klein.

La pulsion orale et son destin

Il convient d'appliquer à la pulsion partielle orale le schéma du destin des pulsions décrit par Freud, c'est-à-dire de l'envisager sous l'angle du double retournement : retournement sur le corps propre et renversement de but, la satisfaction étant recherchée sur le mode passif. Rappelons-en les trois

1. Voir à ce sujet la *Revue française de psychanalyse*, 5, 1999, consacrée au récent congrès sur la passivité.

temps appliqués par Freud aux couples sado-masochisme et voyeurisme-exhibitionnisme.

Le temps actif : sadisme vis-à-vis d'un objet ou regarder un objet.

Le temps réfléchi : l'objet est délaissé et la pulsion se retourne sur le corps propre en même temps que son but devient passif, dans un mouvement auto-érotique.

Le temps passif au cours duquel est élu *un nouveau sujet*, une personne étrangère, extérieure qui va devenir l'agent par lequel la pulsion passive sera satisfaite.

B. Penot dans sa tentative de cerner la notion de sujet fait remarquer que c'est là un des rares textes où Freud emploie à plusieurs reprises le terme de sujet.

Il reprend à son compte le schéma décrit par Lacan de la boucle pulsionnelle. « Lacan, nous dit Penot, a l'idée simple de représenter l'accomplissement pulsionnel comme décrivant un circuit en forme de boucle où se succèdent les trois modes positionnels posés par Freud... Ce qui devient clair... c'est que la satisfaction pulsionnelle va davantage résider dans le degré d'accomplissement de ce périple, plutôt que dans une prétention à s'assurer véritablement de l'objet lui-même. »

Ce « nouveau sujet » élu comme l'agent actif extérieur qui va satisfaire la pulsion passive est évidemment pour Lacan le grand Autre symbolique, mais lui-même laisse entendre qu'il s'agit bien de l'autre réel, de la mère des premiers soins. Ce sujet extérieur est autre chose que ce qu'il est convenu d'appeler un objet de la pulsion.

Dans ce procès, en effet, on est au moins deux, deux personnes, la personne propre et la personne extérieure. « On voit que personne extérieure ou personne propre, chacune est bel et bien posée dans un processus *d'assujettissement* mutuel, *puisque c'est d'abord en tant qu'objet que l'agent pulsionnel extérieur est "cherché à nouveau" et va devoir, dit Freud "assumer le rôle de sujet"* » (Penot, 1993).

Cette conception me paraît d'une grande richesse parce qu'elle permet de rendre compte du fait que le sujet vrai n'existe qu'à travers et par le circuit de la pulsion et reste tributaire de ses renversements et de ses retournements, ce pourquoi il se manifeste à la fois dans ses intermittences et dans sa capacité à resurgir.

Si on applique à la pulsion orale ce schéma du double retournement on obtient ceci :

Manger le sein.

Soi-même être mangé ou sucé (ce sont les lèvres qui se baisent elles-mêmes).

Être mangé, se faire manger par le nouveau sujet, la mère.

Ce dernier temps, qui prendra une coloration masochiste quand les pulsions sadiques orales seront en jeu, s'exprime aussi dans un se faire nourriture délectable à consommer par la mère (c'est cet aspect qui me paraît le plus souvent court-circuité, omis dans les considérations psychanalytiques sur le cannibalisme).

C'est l'enfant tout entier (le corps total), identifié à l'objet partiel qui s'offre ainsi dans la passivité (bois-moi, mange-moi d'Alice) à être mangé par la mère. On sait que les mères, dans les cas heureux, jouent avec leurs enfants à les mettre au four, les découper en tranches, les assaisonner, les mettre en sauce... Il s'agit là semble-t-il de l'heureux aboutissement de la trajectoire que nous tentons de décrire. *A contrario*, une de mes patientes très malade s'était non seulement effrayée mais indignée que quelqu'un ait exprimé l'envie de lui manger son bébé tellement il lui semblait beau. Cette femme dont toute la grossesse s'est passée pendant son analyse parlait à son fœtus sur un mode raisonneur comme s'il avait été un grand enfant dans un discours qui tenait plus du délire que du babil joyeux. Le faux self peut commencer très tôt.

La rencontre de l'objet partiel oral et du pénis

Pour en revenir à cette étape du se faire manger par la mère, il faut interroger ce que cette quête est à même d'émouvoir et de figurer dans le désir de la mère. L'enfant par là exprime son illusion d'être tout pour elle, l'objet unique choisi par elle, mais il s'identifie aussi à ce qui pourrait la satisfaire érotiquement. Se rejoignent ici bien des théories venues d'horizons divergents : que ce soit le phallus comme signifiant du désir, la place qu'occupe l'enfant dans la série pénis-fèces-enfant édictée par Freud, les développements de D. Braunschweig et M. Fain que nous avons évoqués plus haut sur l'enfant corps-pénis, bébé de la nuit du rêve de la mère, le pénis-phallus apparaît comme le commun dénominateur.

Certes, il conviendrait de critiquer l'assimilation hâtive que je fais dans les mots entre pénis et phallus mais ce n'est pas ici le lieu de reprendre les distinctions et les discussions suscitées par l'accolement bien compréhensible de ces deux termes, et ce d'autant plus qu'il n'y a pas d'accord entre les auteurs pour systématiser l'usage de l'un et de l'autre et que chacun fait ici sa propre cuisine.

Ce qui importe n'est pas le pénis réel du père de l'enfant, mais la représentation dans la mère du pénis érigé qui a dans la psyché une place privilégiée en ce qu'il est capable de symboliser à la fois la complétude et ce qui peut manquer, la castration.

« Le pénis érigé est tout indiqué pour représenter dans les deux sexes les incertitudes cruciales de *l'être* et de *l'avoir* » (Penot).

Mais la représentation du pénis dans l'inconscient n'a pas qu'une portée narcissique, elle désigne aussi le moyen de satisfaire le désir érotique de la mère dans une identification à ses propres objets œdipiens ou aux objets partiels qui les représentent.

Ainsi, pour en revenir à l'érotique orale que j'essaye ici d'esquisser, ce que l'enfant dans son mouvement passif de se faire manger par la mère va rencontrer en elle comme objet de son désir et de son manque, c'est cette représentation du pénis. Pénis de son père à elle ou pénis qu'il lui attribue ou qu'elle s'attribue, lequel mériterait alors davantage le nom de phallus maternel.

Nous retrouvons ainsi au cours de nos réflexions ce que nous avons évoqué plus haut de la description par certains auteurs d'une identification *in toto* au pénis, identification qu'ils lient à l'oralité dans une fantasmatique de consommation du pénis aux fins de le devenir.

Le cas de Louise va me permettre d'illustrer brièvement les conséquences de l'absence de ce circuit pulsionnel qui, passant par la passivité, va chercher une réponse dans l'autre (la mère).

Dans son histoire, on trouve une anorexie du nourrisson assez sévère – les parents racontent qu'elle se raidissait de façon spectaculaire et qu'il fallait la forcer – à l'adolescence, elle présente une anorexie mentale de forme assez bénigne qu'elle explique *a posteriori* comme un refus de son corps féminin. À cette époque, elle aurait souhaité qu'on l'opère, pour lui enlever l'utérus.

Elle se présente comme une jeune femme très jolie, d'une très grande intelligence et occupant un poste universitaire de haut niveau. Elle est insomniaque et souffre de maux d'estomac presque constants. Elle vient me demander de l'aide à la suite du désarroi ressenti après la rupture avec un amant qui lui révèle qu'il est homosexuel.

À sa grande intelligence, s'oppose une sorte de stupidité dès qu'il est question de sa vie psychique ou de celle de son entourage. Elle ne comprend pas que les gens puissent agir ou penser ou ressentir selon un mode qui n'est pas rationnel, elle le comprend encore moins quand il est question d'elle-même. Troublée par le fait qu'elle soit devenue amoureuse d'un homosexuel, elle ne peut plus tout à fait échapper à l'idée qu'il y a en elle de l'inconnu, de l'inconscient et qu'un sexe peut en cacher un autre, mais elle tente de toutes ses forces de le dénier.

Elle élabore alors une théorie selon laquelle c'est son manque de féminité qui a été la cause de son malheur, mais elle n'envisage cette féminité que sous l'angle des schémas imposés par la culture et la société (schémas féministes qui sont d'ailleurs davantage ceux de la génération précédente).

Sa relation à sa mère est évidemment au centre de l'analyse et c'est là qu'elle découvre (ou construit ?) l'image sans nuance d'une mère indigne qu'elle ne peut que haïr.

Quant à moi, je bénéficie de l'aspect positif de ce clivage de l'objet, mais le ton mordant de sa voix m'indique presque continuellement, surtout quand je tente d'introduire une version un peu différente de la sienne, une défense sournoise contre une persécution.

Faute d'avoir pu parcourir une trajectoire pulsionnelle où s'échangent passivité et activité, elle est restée figée dans la seule position active où d'ailleurs domine l'emprise ; la passivité quand elle y est obligée la fait verser du côté de la paranoïa. Louise est comme barricadée contre son inconscient au point qu'on peut se demander si cet inconscient (au sens de la première topique) a pu même se constituer. Ses rêves qu'elle vit souvent comme des cauchemars sont ou des élaborations sans profondeur de restes diurnes ou des représentations crues et sans déguisement de corps bisexués, le pénis étant ostensiblement présent.

Ce refus primitif de la passivation dans sa dimension orale a empêché la rencontre d'un se faire manger avec la représentation pénis dans la mère. Manquant de ces premières représentations qui étouffent toutes les autres, la patiente est réduite à s'agripper à une logique phallique, à une représentation du pénis qui prend ici une valeur fétichique contre le vide.

On pourrait faire l'hypothèse que c'est dans cette quête pulsionnelle qui met en jeu les trois positions et qui va chercher et trouver une réponse à l'extérieur dans la personne totale de l'autre que s'installent les premières équivalences entre les différents objets partiels, entre le sein et le pénis, entre un se faire manger érotique et un se faire désirer sexuel, équivalences qui vont appeler le refoulement et qui seront dès lors renvoyées dans l'inconscient.

À la suite de K. Abraham, je distinguerai maintenant une phase préambivalente de succion, d'échanges liquidiens et une phase cannibalique proprement dite de manducation, de dévoration.

LA LÉGENDE DU VAMPIRE

Je n'utiliserai assez brièvement la légende du vampire que comme une métaphore susceptible d'éclairer ce qui peut se jouer de l'oralité érotique en ces temps anciens. C'est selon une toute autre optique que P. Wilgowitz a axé son beau livre, elle y déploie surtout les différents avatars de l'identification vampirique, identification conçue comme un vestige de « l'indifférenciation primitive matricielle », préalable à toute relation avec un objet, fut-il partiel.

Ces histoires telles qu'elles se présentent par exemple dans des films comme *Nosferatu* de Werner Herzog ou *Le bal des vampires* malgré son côté comique me paraissent mettre en scène un maximum de plaisir oral délesté de tout aspect nourricier et conservateur ainsi qu'un maximum d'angoisse. L'issue fatale du plaisir est la mort. Si le but apparent de l'opération du vampire est la succion du sang, rien pourtant, aucune substance¹ ne s'échange entre le vampire et sa victime, le vampire est toujours exsangue, il ne se remplit pas du sang de l'autre ; s'il est repu c'est de plaisir et il engendre un autre vampire identique à lui-même qui engendrera un autre vampire dans une contagiosité à l'infini. Le vampire est un enfant de la nuit, le premier rayon du soleil peut le tuer. Sans image spéculaire à défaut d'être une personne, il est condamné à une reproduction en double à l'identique.

Son histoire est celle d'un enfermement mortel dans la jouissance (on pourrait peut-être y voir une illustration de la pulsion sexuelle de mort de J. Laplanche).

Il me semble qu'il est intéressant de rapprocher l'image du vampire de la représentation du bébé de la nuit dont parlent D. Braunschweig et M. Fain : bébé de la nuit, corps-enfant-pénis incestueux qui n'existerait que dans le rêve de la mère tant qu'il n'est pas confronté à son double réel, le bébé à conserver, enfant du père réel.

La figure du vampire représenterait aussi une lutte contre la disparition de ce bébé de la nuit dans le sommeil profond, « le long sommeil », disparition dont ces auteurs font un équivalent de l'union incestueuse de la mère avec sa propre mère, disparition qui peut être représentée par le fantasme de la mère voulant remanger son enfant.

Roger Dadoun dans un article d'une grande richesse nous fait remarquer que dans les films d'horreur et notamment de vampires la mise en scène spatiale, la silhouette du vampire tout en pointe et toujours majestueuse et dressée évoque l'image du pénis érigé qu'il rattache au phallus maternel. Dracula serait le substitut du phallus maternel.

Ainsi, on n'échappe pas à l'identification au pénis, mais on n'échappe pas non plus au danger d'engouffrement dans l'inceste homosexuel maternel et c'est contre lui qu'est érigée la figuration du pénis qui prend ici une valeur de fétiche.

Car la légende du vampire est chargée de la terreur qu'elle combat « celle d'une identification totale du dormeur au vagin maternel refoulé. Il s'agit bien là du passage répété sans doute et contre-investi chaque nuit de l'angoisse de mort à l'angoisse de castration » (D. Braunschweig et M. Fain).

1. Je n'ai pas retrouvé dans le livre de P. Wilgowicz cette notion d'une absence d'un échange *réel* de sang qui m'avait frappée à la vue de ces films et que signale R. Dadoun.

Pour en revenir à l'aspect érotique, le vampire n'est pas sans évoquer ce que Freud dans les *Trois essais* décrivait comme le but ultime, inatteignable de l'auto-érotisme oral : les lèvres qui se baisent elles-mêmes.

L'érotisme oral prélevé en quelque sorte sur la relation au sein nourricier contient en lui-même le projet non seulement d'un anéantissement orgastique auprès du corps de l'autre (ce que Freud avait bien vu quand il évoque le nourrisson repu aux joues rouges qui tombe dans le sommeil), mais aussi et de manière inquiétante celui de l'enfermement dans une jouissance à deux, d'une filiation qui ne serait que reduplication à l'identique et maintiendrait l'enfant hors de tout ordre symbolique. Bien plus que les carences maternelles, c'est le risque des conséquences de l'excès, de l'« hybris » qui devrait être ici épinglé.

Ce que la légende du vampire exalte c'est l'aspiration à un érotisme pur qui pourrait aller jusqu'au sacrifice de l'instinct de conservation. C'est ce qu'illustrent beaucoup d'histoires d'amour, qu'on pense à *Belle du seigneur* d'Albert Cohen.

LA FIGURE DE L'OGRE

Être dévoré est un fantasme masochiste dont on pourrait retracer le des-tin sur le modèle bien connu de « on bat un enfant ». Le fantasme d'être dévoré est une variante du fantasme d'être battu qui dans sa phase seconde, inconsciente, être battu soi-même par le père, est le substitut régressif de la relation génitale prohibée.

Dans les deux sexes, le fantasme de fustigation dérive de celui de la relation incestueuse au père.

En 1924, dans « Le problème économique du masochisme », Freud écrit ceci : « Le masochisme érogène prend part à toutes les phases du développement de la libido et leur emprunte *la succession des costumes psychiques* qu'il revêt (souligné par moi). L'angoisse d'être dévoré par l'animal totemique a sa source dans l'organisation orale primitive... » Avec le « Gingerbread man », comme avec l'homme aux loups, Freud envisage le fantasme d'être dévoré comme la manifestation d'un désir érotique passif homosexuel vis-à-vis du père.

En 1931, il dit encore : « Jusqu'ici je n'ai rencontré que chez des hommes l'angoisse d'être dévoré, elle est liée au père mais résulte probablement de la transformation de l'agression orale dirigée contre la mère. On veut dévorer la mère de laquelle on s'est nourri, le père ne peut être le motif d'un tel désir. » Plutôt qu'envisager avec beaucoup d'auteurs l'idée qu'il s'agirait d'un déplacement sur le père destiné à épargner la mère et surtout à se protéger d'être

avalé par elle, il faut s'attarder à ce qu'il y a de presque « typique », comme Freud le suggérait dans « on bat un enfant », dans cette association d'un père ou d'un adulte mâle dévorant-séduisant un enfant qui peut-être fille ou garçon.

Quant au dévrateur-séducteur c'est le plus souvent le père ou un homme en effet qui se présente ici, non seulement dans notre clinique mais dans les imaginations de tout un chacun, dans les faits divers comme dans la mythologie grecque, par exemple, où il me semble que ce sont le plus fréquemment des pères qui sont anthropophages et souvent de leur fils.

S'il est vrai que dans les contes populaires comme dans notre clinique, il existe aussi des ogresses terrifiantes, j'ai choisi de ne pas m'y attarder, le sujet étant largement débattu ailleurs.

Je tiendrai pour acquise l'équivalence attestée autant par les mythologues que les anthropologues et que les psychanalystes entre cannibalisme et séduction pédophile. Le numéro de la *Revue française de psychanalyse* consacré à « Laïos pédophile » est à ce point de vue une mine très riche de réflexions.

Il faut remarquer que le fantasme d'être dévoré s'exprime le plus souvent dans l'angoisse¹.

On sait que dans le cas de l'homme aux loups, Freud rattache l'angoisse d'être dévoré à un déguisement de l'angoisse de castration, la passivité féminine de son patient ne pouvant être à ses yeux que l'expression d'un féminin châtré. Toutefois il se demandera si être dévoré n'est pas ici lié à une « dégradation régressive dans le ça ».

L'angoisse d'être dévoré avant de devenir le « costume psychique » de l'angoisse de castration n'est-elle pas liée à un danger pulsionnel interne, à l'angoisse de l'étranger, angoisse de perte de l'objet déjà installée dans une causalité et dans une triangulation avec le non-mère, l'étranger, que l'enfant voudrait rejeter mais qui s'impose inéluctablement sauf à filer dans des pathologies précoces ou dans la psychose (Claude Le Guen).

Les cauchemars des très petits enfants (2/3 ans) s'ils ne contiennent pas seulement des images de dévoration mais par exemple des voleurs, figurent quelqu'un d'étranger à la maison. C. et S. Botella ont fait l'hypothèse convaincante qu'ils constituent une lutte violente contre le risque de perdre la représentation de l'objet. Ces images angoissantes sont brodées sur le non-mère, l'étranger qu'elles se chargent ainsi d'incarner. Être mangé devient la représentation de la perte de la mère attribuée à quelqu'un d'autre qu'elle, par exemple au loup.

1. Être dévoré cru ou cuit, cette distinction capitale pour les Grecs, par exemple, signant la sauvagerie ou la civilisation a-t-elle une correspondance dans notre clinique ?

Le désir passif d'être mangé se teinte de masochisme à la recherche d'un objet extérieur sadique. La figure du loup, hautement déterminée bien sûr par la culture, annonce la figure du père. Certes le non-mère ne se confond pas avec le père mais il est comme le creuset de sa place future. Reprenant cette situation originnaire, Claude Le Guen se demande si le non-mère associé à l'excitation issue du traumatisme ne pourrait pas être désigné comme le séducteur. « De là à désigner le non-mère comme le séducteur, il n'y a qu'un pas que nous hésitons cependant à franchir. » Pour ma part, compte tenu de ce que j'ai dit plus haut, je serais tentée de franchir ce pas, de faire de cet étranger porteur d'excitation la source lointaine du fantasme de séduction, fantasme de séduction par le père et fantasme de séduction par l'étranger anonyme. Les deux ne sont évidemment pas superposables mais ils ont entre eux un lien qu'il faudra interroger.

Dans son livre Jacques André¹ retrace le destin dans la trajectoire de Freud de cette figure du père libidinal et séducteur.

D'abord écarté, il vaudrait mieux dire refoulé, avec l'abandon de la « neurotica », de l'explication par la séduction réelle par un père pervers, il cédera la place dans la théorie à la mère séductrice des premiers soins. Réapparu dans un texte comme « on bat un enfant », il sera à nouveau éclipsé plus tard dans les considérations sur la féminité. Ce que nous fait remarquer fortement Jacques André c'est que cette disparition du père libidinal est solide de l'effacement d'une conception de la féminité qui ne soit pas du registre phallique châtré, mais qui s'accorde au contraire à une passivité érotique première dans les deux sexes.

Mes réflexions sur la figure de l'ogre m'amènent à accorder au père une puissance séductrice et libidinale qui en fait autre chose qu'un tiers ou un père symbolique et à accentuer pour l'enfant passif devant lui l'équivalence entre être battu - être séduit - être mangé.

Ainsi l'angoisse d'être dévoré n'est pas une simple rétorsion des pulsions sadiques orales, elle est liée d'abord à la peur de l'étranger et lui donne un contenu.

Du non-mère traumatique, le passage se fera vers le père érotique ; l'angoisse traumatique d'être dévoré cédera la place au désir-crainte d'être dévoré, porté par la pulsion passive qui s'adresse au père.

Chez le garçon, le fantasme de séduction par le père s'inscrit dans celui de l'homosexualité paternelle, de sa pédophilie. Si la pédophilie maternelle est un fait, nous dit Paul Denis, la séduction par le père est *un fantasme* (je souligne) qui permet « le rêve d'une séduction identique... à celle de la mère ». Il s'agit pour le fils de fantasmer que son père le désire, non pas ou pas encore dans

1. *Aux origines féminines de la sexualité*, Paris, PUF, 1995.

une identification hystérique à la mère mais dans un rapport direct, on pourrait dire gémellaire, qui installe entre eux une communauté d'être, une identité. Le cannibalisme c'est manger le même que soi.

Dans le *Conte du genévrier*, les Grimm nous racontent l'histoire d'un veuf, père d'un petit garçon, qui de sa seconde épouse a une petite fille. L'épouse se met à détester le garçon et s'arrange pour le tuer. Tardivement par son acte horrifié, elle coupe le corps du petit garçon en menus morceaux et le fait cuire en ragoût, à la sauce brune. Dans le plus pur style « repas d'Atrée » elle sert le ragoût à son mari. Quoique inquiet de l'absence de son fils le mari se met à table : « Oh femme, lui dit-il quel bon plat tu as fait là ! Sers m'en encore. » Plus il en mangeait, plus il en voulait et il dit à sa femme : donne m'en, donne m'en plus, je ne veux en laisser pour personne : *il me semble que tout est à moi et doit me revenir.*

Je souligne cette phrase qui me paraît représenter comme une gestation par le père de son fils, une incorporation de ce qui lui revient c'est-à-dire qui n'est qu'à lui, fondant ainsi sur le mode « homogénéique » une filiation qui, comme avec la mère, passe par la chair et le sang (on pense évidemment ici à l'Eucharistie).

Dans un très bel article intitulé « Laïos cannibale », Jean-Claude Arfouilloux insiste sur l'aspect mutuel de la séduction entre le père et le fils. Reprenant à partir de Dante le destin d'Ugolin précipité dans une situation de famine il nous conte que ses enfants, ses fils le voyant se mordre les bras de douleur et croyant que la faim le poussait l'entourèrent en criant : « Mon père, il nous sera moins dur d'être mangés par toi : *reprends de nous ces corps, ces chairs que tu nous as donnés.* »

On retrouve ici comme dans le conte précédent le fantasme de l'enfant issu de la chair de son père et désirant y retourner.

S'il s'agit d'une duplication de la situation de la mère qui enfante dans son corps, il y a ici bien plus que la translation défensive de la mère au père. *C'est le fantasme de la grossesse de l'homme qui se révèle.* Issu dans sa lointaine origine de la figure de l'étranger, le père devenu objet érotique avec la complicité du fils, tend à reproduire fantasmatiquement avec lui la relation corporelle enviée qui est l'apanage de la mère. N'est-ce pas ce que reproduit le fantasme de séduction cannibalique ?

En ce qui concerne la fille, je me contenterai d'indiquer que dans le mouvement analogue qui consiste à se vivre comme mangée par le père et incorporée par lui, elle rencontre non seulement le futur père œdipien mais le père homosexuel, celui qu'elle voudrait séduire comme garçon – ce qui ne se confond pas avec l'envie du pénis – dans une intuition parfois très sûre des mouvements homosexuels masculins.

LE SÉDUCTEUR ÉTRANGER

... « il pensa (Grimm) : “Un fameux régal cette mignonne et tendre jeunesse ! Grasse chère, que j'en ferai.” » Telles étaient les pensées du loup tandis qu'il faisait un bout de conduite au Petit Chaperon rouge.

Le loup n'est ici ni la mère ni le père mais de façon très typique le séducteur étranger, le pédophile qui attend la petite fille dans la forêt, une petite fille en latence qui va à l'école et à qui sa mère a bien recommandé de ne pas s'écarter du chemin.

C'est Michel Fain qui dans une réflexion sur la latence et le fantasme de séduction a insisté sur ce fantasme d'un séducteur étranger et sur son importance dans le devenir psycho-sexuel de l'enfant.

Ce fantasme d'un adulte menaçant le corps de l'enfant par sa sexualité est exprimé par les parents qui s'inquiètent pour la conservation de l'enfant quand en période de latence il est capable de s'éloigner seul de la maison, ce qui pour eux est une anticipation de sa sexualité d'adulte.

Assez banal en soi, il peut prendre des proportions excessives si la sexualité des parents laisse à désirer et n'offre pas une conjoncture favorable à la constitution du fantasme originaire de scène primitive.

Il serait hors de mon sujet de discuter plus avant des conséquences de la prégnance de ce fantasme.

Retenons seulement que l'enfant risque de rester « sous l'influence persistante du fantasme “on bat un enfant” avec pour conséquence la persistance des effets d'un noyau masochique érogène... » au détriment de l'élaboration des structures inspirées par le fantasme de scène primitive.

Mais, nous dit encore l'auteur, la clinique nous conduit à admettre qu'existe toujours à l'arrière-plan, peu ou prou, le fantasme d'un père sexué menaçant le corps de l'enfant.

Il me semble qu'il est justifié de faire de ce séducteur le rejeton de la figure de l'étranger qui serait resté comme une source pulsionnelle située à l'extérieur (de la mère, de la scène primitive), dans un court-circuit plus ou moins important de toute l'élaboration psychique du désir.

Les rapports sont évidents entre ce fantasme du séducteur hors les murs et celui d'être dévoré par un ogre qui ne se confond pas avec le père et qui pourtant trouve son origine dans le même terreau que lui.

Je terminerai par l'évocation du roman de Michel Tournier *Le roi des aulnes* que j'ai relu à la faveur de ce travail. Le héros Abel Tiffauges, ogre de

110 kilos, 1 m 90, microgénitomorpe peut-il être comparé au roi des aulnes, sinon dans une idéalisation qui trahit sa faiblesse ?

N'est-il pas plutôt un enfant monstrueux qui n'a de l'adulte que le poids et la taille, un obèse en somme, arrêté comme il le voulait lui-même à l'âge de 12 ans, au seuil de la catastrophe pubertaire ?

Que penser aussi de sa destinée « phorique », celle d'avoir à porter, comme Saint Christophe, des enfants. « Je n'aurais jamais cru, dira-t-il, que porter un enfant fût une chose si belle. »

Ainsi, dans cet univers sans femme et sans mère, univers de la non-différenciation où se situe l'apothéose de la perversion, fait retour le refoulé d'un désir primordial, celui commun aux deux sexes de porter un enfant.

Andrée Bauduin
5, rue Poirier-de-Narçay
75014 Paris

BIBLIOGRAPHIE

- André J., *Aux origines féminines de la sexualité*, PUF, 1995.
- Arfouilloux J.-C., Laïos cannibale, *Revue française de psychanalyse*, 2, 1993.
- Braunschweig D., Fain M., *La nuit, le jour*, PUF, « Le fil rouge », 1975.
- Dadoun R., Le fétichisme dans le film d'horreur, *Nouvelle Revue de psychanalyse*, 2, 1970.
- Denis P., Fantasmés originaires et fantasme de la pédophilie paternelle, *Revue française de psychanalyse*, 2, 1993.
- Fain M., Diachronie, structure, conflit œdipien, *Revue française de psychanalyse*, 4, 1981.
- Fenichel O., *The Symbolic Equation : Girl = Phallus*, Collected papers of Otto Fenichel.
- Freud S., Pulsions et destin des pulsions (1915), in *Métapsychologie*, NRF, Gallimard.
- Freud S., Un enfant est battu (1919), in *Névrose, psychose et perversion*, PUF.
- Freud S., Le problème économique du masochisme (1924), in *Névrose, psychose et perversion*, PUF.
- Freud S., *Inhibition, symptôme et angoisse*, 1926.
- Freud S., Sur la sexualité féminine (1931), in *La vie sexuelle*, PUF.
- Lacan J., 1964, Séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*.
- Le Guen C., L'œdipe originaire, *Épîtres*, PUF, 2000.
- Lewin B., The body as phallus (1933), *Psychoanalytic Quarterly*, 2.
- Lewin B., *The Psychoanalysis of Elation* (1950), W. W. Norton et Company INC, New York.
- Nicolăidis N. et G., Incorporation, pédophilie, inceste, *Revue française de psychanalyse*, 2, 1993.
- Penot B., Passivation pulsionnelle, incomplétude et subjectivation, *Revue française de psychanalyse*, 1993, spécial congrès.
- Penot B., La passion du sujet entre pulsionnalité et signifiante, *Revue française de psychanalyse*, 1999, spécial congrès.
- Wilgowicz P., *Le vampirisme*, Césura, 2000.